plus artistement découpé que ce petit récit à quatre personnages. M. de Chateaubriand n'a rien trouvé de plus par ; mais, si je le dire le tout est trop jeté dans la forme chevaleresque et classique. Il y a un peu de sécheresse, de roideur et de maigreur; on est loin de la sève abondante d'*Atala*.

Au mot ABRENCERAGES, le *Grand Dictionnaire* a donne quelques lignes d'explication sur cette famille célèbre et sur la charmante nouvelle de Chateaubriand. Mais cette notice, qui était plutôt historique que bibliographique, ne pouvait nous dispenser de donner ici, à son véritable titre, l'analyse d'une des perles les plus brillantes de notre littérature.

Aventures de magistrat (1788), nouvelle par Ch. de Bernard; Paris, 1832. — Pauvre M. de la Rochette! Il avait à peine atteint la trentaine, et, à force de travail et de bonne conduite, il était procureur du roi à Dijon, et sur le point d'épouser la plus riche héritière de la ville, Mlle de Genancourt, lorsque tout à coup, par une ironie du sort, il lui prend une irrésistible envie d'oublier ses trente ans de sagesse, de jeter aux orties ce froc d'innocence, de divorcer avec tous ses principes, de commettre quelque chose de probable, d'illégal, d'extra-judiciaire. Lui, le magistrat sans faute et sans reproche, le parangon de vertu, le voilà pris de tentations diaboliques, et cela parce qu'il a vu passer devant lui, à la promenade, un petit jeune homme aux cheveux noirs, aux yeux ardents, à la main blanche, aux dents de perle, aux lèvres de corail. Un jeune homme!... *proh pudor!* non, car il a deviné que sous l'habit masculin se cache une femme, et la plus jolie, la plus gracieuse, la plus séduisante que Dijon, étonné, ait jamais vue dans ses murs. Et voilà le magistrat qui se lance à la poursuite de ce lutin, au grand ébahissement des Dijonnais, qui, en le voyant aller comme un fou à travers les rues de la ville, se demandent quelle mouche a pu piquer M. le procureur du roi. Mais le lutin court plus vite que le procureur, qui, au détour d'une rue, se jette dans les bras d'une de ses amis de collége, Jules de Puyseul. Tous deux rentrent au logis, et de la Rochette fait ses confidences à son camarade. Or, et voici où l'affaire se complique singulièrement, le jeune dandy féminin que poursuit de la Rochette n'est autre que Paola, la femme d'un bijoutier de Paris, que Jules de Puyseul a très-*intimement* connue, et qui n'est venue à Dijon que pour s'opposer au mariage projeté par son amant. Jules ne se hâte pas de renseigner son ami, surtout lorsqu'il apprend qu'il est sur le point d'épouser Mlle de Genancourt. En effet, Jules de Puyseul, muni de lettres d'introduction, n'est venu à Dijon que pour solliciter la main de cette même damoiselle, et il se gardera bien d'épargner à son rival la folle escapade qui le forcera à lui céder la place. Au contraire, il l'engage à aller voir Paola, dont il lui fait adroitement deviner l'adresse, et il se prépare, de son côté, à se présenter dans la famille Genancourt. De la Rochette ne se fait pas prier, et à peine est-il sorti, laissant son ami seul dans son cabinet, qu'un homme se présente à l'hôtel de requérir l'autorité du procureur du roi pour l'aider à retrouver son épouse, enfuie, comme Hélène, du toit conjugal. C'est le bijoutier, le Ménélas de Paola, que Jules de Puyseul envoie généreusement à l'adresse déjà indiquée au magistrat.

Nous renonçons à donner une idée des scènes qui suivent. Le procureur du roi, enfermé avec la jeune femme et sur le point d'être surpris par le mari *flagrante delicto*; l'obligation où il se trouve, lui, l'homme grave par excellence, le représentant de la justice, de se cacher dans une armoire dont la porte lui comprime la poitrine et lui semble lourde et sinistre comme le couvercle d'une bière ; ses réflexions pendant son séjour dans l'armoire; les articles du code qui flamboient devant ses yeux, et que, dans son âme et conscience, il se voit contraint de s'appliquer; sa sortie pittoresque de l'armoire qui se défonce; l'effraction qu'il se voit forcé de commettre; tant il est vrai que *abyssus abyssum invocat*; l'arrestation illégale dont il donne l'ordre; tout cela ne peut se raconter; il faut faire ce qu'a fait M. Victorien Sardou; il faut le lire, si l'on veut avoir une idée de ce que peuvent la verve et l'humour du conteur.

Tant il y a, que l'histoire fait scandale dans Dijon; que le pauvre magistrat est transféré *illico* au fond de la Corse, et que, naturellement, Mlle de Genancourt épouse Jules de Puyseul. « J'en conviens, dit hypocritement celui-ci à son ami, qui se désespère; j'ai une fois que tu as voulu te désenrobiner, tu as joué de malheur; mais il te reste une consolation, et celle-là suffit aux grandes âmes. — Quelle consolation? demande M. de la Rochette. — Ton innocence, » répond de Puyseul.

Cette *Aventure d'un magistrat* est racontée avec tant de verve et d'esprit, est si pleine de situations gaies et comiques, qu'elle ne peut y manquer de tenter, un jour ou l'autre, l'objectif d'un de nos faiseurs de vaudevilles. C'est si tentant de lorgner l'*enclos du voisin*, quand on n'a pas de jardin à soi. C'est M. Victorien Sardou qui s'est chargé de l'escalade, et il a tiré de l'original une épreuve assez satisfaisante, qu'il a baptisée : *les Pommes du voisin*. Ce vaudeville, joué en 1864 au théâtre du Palais-Royal, a donné lieu contre l'auteur, à des accusations de plagiat et de larcin littéraire, dont il s'est, à notre avis, assez bien disculpé. Nous en reparlerons à propos des *Pommes du voisin*, auxquelles leur parenté avec Ch. de Bernard donne droit à une place dans le *Dictionnaire du* XIXe *siècle*, et là nous examinerons — ce sera très-amusant — si M. Victorien Sardou avait le droit de voler les *pommes du voisin*, sans mettre au moins le pommier sur l'affiche, et — ce qui sera plus amusant encore — si M. Edouard Fournier, le grand pourfendeur des plagiats historiques et littéraires, avait celui de reprocher à M. Sardou ce péché mignon. Toute la morale de cette âcre polémique se résumera dans ces proverbes : Les loups ont vraiment tort de se dévorer entre eux. — Si tu es morveux, ne ris pas de la roupie qui se balance au nez de ton voisin. — Tu vois une paille dans l'œil, etc., etc., etc.

Aventures de Pierre Simple, roman anglais par le capitaine Marryat (1834). Le capitaine Marryat, en vrai marin, comme l'a été Cooper, a retracé dans ce roman des aventures ordinaires, qui toutes ont pu arriver à un marin dont la vie aurait été traversée par un grand nombre d'accidents et de dangers. Pierre Simple est un jeune homme d'une famille noble, mais d'une branche cadette et naturellement pauvre, qui entre, à quatorze ans, dans la marine anglaise avec le grade de midshipman, et en sort plus tard pour se marier et recueillir l'héritage de la pairie que lui laisse la mort d'un de ses oncles, lord Privilége. Ces sauts brusques d'une position inférieure à la chambre haute ne sont pas rares en Angleterre; de là vient que l'on voit sur les navires tant d'élégance native, de dignité, de bon ton, et parfois aussi, dans la société la plus relevée de Londres, des vices ramenés de tous les coins du globe, des désordres extraordinaires, qui font que les plus grands seigneurs d'Angleterre rivalisent de cynisme et de grossiereté avec le dernier des matelots. Pierre Simple est un jeune homme de quatorze ans, menacé de mourir de faim à moins qu'il n'obtienne de revenir aux dépens de l'Etat, dans un de ces emplois qui sont la *taxe des pauvres* de l'aristocratie anglaise. Pierre Simple, qui, chose assez rare pour un Anglais, n'a jamais vu la mer, est donc embarqué comme midshipman. Comme il a des sentiments d'honneur et qu'il ne manque pas de courage, ses qualités lui attirent un protecteur dévoué, O'Brien, plus âgé que lui, et qui lui voue l'amitié la plus sincère. Dès la première croisière, en donnant la chasse à un bâtiment français dans le golfe de Gascogne, la frégate, s'étant approchée de la côte, est surprise par un ouragan et poussée avec une force irrésistible sur des brisants ; mais le sang-froid du capitaine sauve le bâtiment d'un naufrage qui paraissait inévitable. Bientôt, Pierre Simple assiste à l'attaque d'une batterie de côte, reçoit une balle dans la cuisse, et, pendant que son fidèle O'Brien essaye de le sauver, ils sont faits tous deux prisonniers. Au lieu d'aller en prison, Pierre Simple, à cause de sa blessure, est recueilli chez un colonel français et soigné par sa jeune fille. Rien de pur et de poétique comme l'attachement que se vouent bientôt les deux jeunes gens. Mais, à peine sa blessure fermée, Pierre Simple est obligé d'aller retrouver en prison son ami O'Brien, avec lequel il ne tarde pas à s'évader. De retour dans sa patrie, Pierre Simple surprend à son aïeul une recommandation à l'amirauté en faveur d'O'Brien, et ce qui avait été refusé au mérite du jeune officier lui est aussitôt accordé. O'Brien est nommé capitaine d'un brick de dix-huit canons, et, pour comble de bonheur, Pierre Simple en est le lieutenant. O'Brien part pour aller croiser devant la Martinique ; un jour, il envoie Pierre Simple, avec les embarcations du navire, pour aller enlever un bâtiment ; mais un ouragan furieux brise les chaloupes sur le rivage, et Pierre Simple, après avoir couru le danger de périr, est une seconde fois fait prisonnier. Or, tandis que Pierre Simple devenait lieutenant, le colonel qui l'avait accueilli dans sa première captivité devenait général et était nommé au commandement de la Martinique. On comprend que cette seconde captivité ne fut pas bien dure. De son côté, la jeune fille était devenue une femme adorable. Son cœur seul n'avait pas changé. Le mariage est fixé à la cessation des hostilités, et Pierre Simple, rendu à la liberté, retourne en Angleterre recueillir un héritage magnifique et s'asseoir sur le fauteuil de la pairie. *Pierre Simple* est un des romans les plus connus et les plus intéressants du capitaine Marryat; il a eu presque autant d'éditions en France qu'en Angleterre, et ce succès a été dû sans doute en partie à l'élégante traduction de M. Defauconpret.

Aventures de Jean-Paul Choppart (1838), roman publié en 1837, par M. Louis Desnoyers. Le mot de roman est impropre, appliqué à une œuvre de ce genre; mais la langue n'en possédant point qui corresponde à l'idée éveillée en nous par ses lectures, nous sommes obligé de l'employer. C'est, en effet, une sorte de cours pratique de morale, où chaque fait apporte avec lui son enseignement. De tous les ouvrages écrits pour les enfants, celui de M. Desnoyers est sans contredit le meilleur, le chef-d'œuvre du genre. L'auteur est le Berquin du XIXe siècle, et bien plus l'ami des enfants que Berquin lui-même, car il sait mieux descendre à leur portée et se faire petit avec les petits. Hormis ceux qui se sont occupés d'enseignement, il est peu d'écrivains qui se doutent de l'extrême difficulté que présente un livre destiné à la jeunesse. Il faut d'abord que l'auteur oublie tout ce qu'il sait et se demande, après chaque ligne : Si j'avais huit ans, serais-je en état de comprendre cette phrase? Voilà, pour la forme, le critérium à consulter; pour le fond, l'embarras est encore bien plus grand. Nous allons poser quelques règles qui nous feront mieux comprendre.

La première condition, pour une œuvre dessinée à l'enfance, c'est que cette œuvre ne renferme rien qui puisse susciter dans l'esprit de ses jeunes lecteurs des idées, des sentiments, des *curiosités*, qui soient au-dessus de leur âge. La seconde condition, c'est que la moralité de l'œuvre soit pure, et, de plus, d'une application réelle et actuelle. La troisième condition, c'est que l'ouvrage soit écrit en bon et pur français, de telle sorte que les enfants ne désapprennent pas, en le lisant, cette grammaire qu'on a tant de peine à leur apprendre. La quatrième condition, c'est que l'ouvrage soit amusant et intéressant. La cinquième, enfin, c'est qu'il instruise en même temps qu'il intéresse et amuse. Telles sont les règles que doit observer tout auteur qui écrit pour l'enfance.

Excepté quelques ouvrages, comme le *Robinson Crusoé*, presque tous ceux qui s'adressent à l'enfance sont puérils, mal écrits, inutiles ou dangereux. Berquin n'est pas toujours d'une moralité irréprochable, et son grand amour se mêle parfois à ses idylles; Perrault, dans ses *Contes de fées*, éveille des idées du même genre. Dans la bibliothèque du jeune âge ne devraient figurer que des livres également avoués par la morale, le bon sens, la grammaire et le bon goût. Or, nul ouvrage ne satisfait mieux à ces différentes conditions que les *Aventures de Jean-Paul Choppart*. Le héros du livre, fainéant, gourmand, insolent, taquin, hargneux, peureux, sournois, n'est cependant pas essentiellement méchant; mais il a besoin des leçons de l'adversité pour se corriger. A la suite d'une escapade, il s'enfuit de la maison paternelle, et de cette première faute en découlent plusieurs qui reçoivent chacune un châtiment immédiat. Nous le voyons tour à tour mis en prison comme voleur, se sauvant avec le fils du garde champêtre, qu'il débauche, garçon meunier, saltimbanque, jusqu'au moment où la honte et le repentir le jettent aux pieds de ses parents, qui lui pardonnent de grand cœur. Qu'a-t-il récolté dans son odyssée de quinze jours, sur une surface de dix lieues carrées? La faim, la soif, la honte, bon nombre de corrections, en un mot, le châtiment sous toutes ses formes.

Ces aventures, tout amusantes et comiques qu'elles sont, font réfléchir. La morale du livre se dégage avec une évidence qui dispense de tout commentaire : obéissez à vos parents, précepte que la religion traduit ainsi :

Père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

D'autres enseignements accessoires se présentent encore à l'esprit du lecteur. Une première faute en amène toujours d'autres. Le vice est semblable à la toile dont l'araignée se sert pour envelopper ses victimes. Aussitôt qu'une pauvre petite mouche a frôlé ce piégeant tissu, c'en est fait d'elle. L'imprudente a beau se débattre, le fil l'enlace, la presse, la roule, l'enchaîne, de plus en plus inextricable. Il est bien rare qu'elle parvienne à s'en tirer. Habitunons-nous dès l'enfance à ne pas nous montrer trop faibles de caractère, trop faciles à entraîner; craignons le sort du fils du garde, qui est puni de sa crédulité aux promesses trompeuses de Jean-Paul par une bonne part des horions qui pleuvent sur son camarade.

Comme l'a dit fort bien un de nos poètes :

Et même en punissant, un père est toujours père.

M. Choppart avait lancé à la suite du fugitif un serviteur fidèle, qui, dans les circonstances critiques, lui apparaissait comme le dieu de la vengeance. Ce serviteur est l'image de la conscience, qui nous tortura par le remords lorsque nous avons mal agi, et souvent nous sauve au moment du danger.

Il est inutile d'insister sur la valeur de ce livre; après avoir posé les règles du genre et cité qu'il y satisfait en tout point, d'autres éloges seraient superflus. Il ne nous reste plus qu'à constater le mérite du style, clair, net, pur, châtié, naturel et plein d'élégance. L'auteur a si bien compris que ce peut chef-d'œuvre était le plus beau fleuron de sa couronne littéraire, qu'il a pris la peine de le retoucher entièrement pour ajouter à sa perfection. Il l'a même enrichi de nouveaux chapitres sur les charlatans, que nous aurons préféré ne pas y voir figurer, car ils semblent plutôt destinés aux jeunes gens qu'aux enfants. Un défaut, qui n'est d'ailleurs que l'excès d'une qualité, et que nous ne signalons que pour éviter le reproche de critique trop indulgent, c'est l'esprit. L'auteur est parfois trop spirituel; mais pour nous, lecteurs d'un âge mûr, nous espérons bien que c'est là un défaut dont M. Louis Desnoyers ne se corrigera jamais.

Par suite d'une erreur typographique, plusieurs éditions des *Aventures de Jean-Paul Choppart* sont désignées comme imitées de l'allemand ; nous sommes heureux de revendiquer ce chef-d'œuvre comme un produit exclusif de l'esprit français.

Nous terminerons par un mot : il nous semble impossible qu'un enfant bien élevé, ayant malgré cela quelques petites peccadilles sur la conscience, et qui vient de lire d'une seule haleine les *Aventures de Jean-Paul Choppart*, ne s'en aille pas immédiatement se jeter dans les bras de ses bons parents, en les priant instamment de lui pardonner les causes de mécontentement qu'il a pu leur donner. Cette lecture rattache plus intimement l'enfant à la maison paternelle, et resserre les liens qui l'unissent à ceux qui lui ont donné le jour; et c'est là le critérium des livres moraux et utiles.

Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint-Lavenette, roman publié en 1840, par M. Louis Desnoyers. Cette histoire, écrite pour les enfants, renferme un enseignement qu'il ne faut dédaigner à aucun âge : rien n'est impossible à l'énergie morale, qui, en dépit de tous les obstacles, triomphe par la seule force de la volonté. Robert-Robert, un enfant, embarqué sur un vaisseau qui fait naufrage et perd son capitaine, a acquis un tel ascendant sur ses compagnons, grâce à son courage calme et réfléchi, qu'ils le reconnaissent d'un commun accord pour le chef digne de les commander. A côté de lui, comme contraste, nous voyons grimacer la figure comique de Toussaint-Lavenette, que ses parents lui ont donné pour protecteur, et qui s'estime heureux de devenir son protégé. En troisième ligne apparaît un autre caractère, Griffard, l'envie lâche, qui rampe comme le serpent, et qu'il ne faut pas confondre avec cette noble envie qui fait marcher ceux qu'elle enflamme sur la trace des héros.

Après une série d'aventures, de luttes, de dangers, les naufragés reviennent en France, où chacun reçoit une récompense due à sa conduite : Robert-Robert la croix d'honneur, Griffard la mort.

L'auteur, écrivant surtout pour la jeunesse, n'a point voulu faire des réflexions philosophiques ; la morale ressort des événements eux-mêmes. C'est une série d'aventures qui se déroulent sous les yeux du lecteur comme les vues du panorama; mais elles sont si attachantes, que chacun entre dans le rôle du héros, combat et triomphe avec lui, et tremble souvent pour Robert-Robert, que rien n'effraie et qui ne sait pas trembler. L'énergie de son caractère est bien faite pour exciter l'admiration des enfants, à cet âge où le cœur naïf cède volontiers à ses entraînements, admirant ce qu'il faut admirer, haïssant ce qu'il faut haïr.

Les caractères sont dessinés avec une grande vérité. Toussaint-Lavenette est un type parfait de ces braves gens, crédules et peureux; qui, n'ayant jamais soupçonné de leur vie ce que peut être le danger, frémissent lorsqu'ils se trouvent face à face avec lui, et fournissent un aliment aux railleries et aux quolibets qui leur pleuvent dans les épreuves et la souffrance. Quant à Griffard, trop lâche pour s'élever par lui-même, il croit arriver en rampant et en écrasant les autres sous le venin de sa calomnie; son sort nous rappelle le mot de La Fontaine : « Tel qui veut engeigner autrui, s'engeigne lui-même. »

Les tableaux de cette œuvre amusante sont bien trouvés; la mise en scène est brillante, les détails mesurés et bien choisis. Quant au style, il est conforme au but du livre. Écrit pour des enfants, il est simple, clair, familier, vif; le sujet est assez intéressant par lui-même pour se passer des ornements de la diction. On croirait assister à une conversation entre les différents personnages et le lecteur, qui se retire charmé de cet entretien, dans lequel lui ont été révélées la puissance de sa volonté et la supériorité de sa nature sur les forces matérielles.

Aventures galantes de Margot (1838), roman par Arsène Houssaye (Paris, 1837). Margot est une belle jeune fille de la vallée de Martigny, qui a seize ans, des yeux noirs, une baraque, un jardin, une chèvre blanche, trois poules, un coq et la bénédiction de sa mère. Margot aime les fleurs, les bois, le ciel bleu, les courants d'eau vive; mais, si belle qu'elle soit, la nature ne remplit pas toujours le cœur, et l'idée est venue à Margot, pauvre colombe solitaire, de chercher un ramier. Ce ramier est Jacques, le garde-moulin, un assez beau garçon, tout blanc de farine et de naïveté, mais qui a le double travers d'être poète et amoureux. Le moulin est pour Jacques ce que la cathédrale est à Quasimodo, une patrie, un monde. Son cœur bat au tic-tac du moulin, mais, hélas! ce n'est pas pour Margot, c'est pour Mlle Clotilde Dermanes, belle dédaigneuse aux grands airs, fille du seigneur du lieu. Jacques, tout humble et tout enfariné qu'il est, n'aspire pas moins qu'à secouer la poussière du moulin. Il aime Mlle Dermanes, jusqu'à venir à Paris pour elle, jusqu'à étudier et se dire homme de lettres, jusqu'à faire un mesmer académicien. Jacques arriva ainsi à toucher le cœur de Clotilde; mais il ne trouva, au fond de cet amour de grande dame si désiré, que mensonge et clinquant. Il savait désormais la vie, et toutes ses illusions s'étaient envolées. Lidée lui vint de retourner à Martigny. Il y retrouva la baraque, la chèvre et Margot; c'était assez, avec de l'amour, pour être heureux. Or, Margot, la pauvre fille, n'avait pas cessé d'aimer Jacques, comme la colombe le ramier infidèle...

On le voit, ce roman est, en dépit du titre, un roman très-chaste, et n'est pas dépourvu d'une certaine moralité. C'est un charmant petit tableau dont les scènes champêtres récrent l'âme, comme le font les idylles de Gessner et de Florian. Ce qu'on pourrait reprocher à M. Houssaye, c'est d'avoir mis, dans cette peinture de la vie rustique, un peu de la préciosité et de la mignardise de Watteau; mais cela prouve simplement qu'il aime la nature en poète, qu'il la voit et la décrit en poète, l'on ne peut qu'être indulgent pour un aussi aimable défaut.

Aventures du grand Balzac (1838), histoire comique du temps de Louis XIII, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob); Paris, 1838. Dans ce livre, il s'agit de Guez, seigneur de Balzac, le contemporain de Voiture et autres beaux esprits qui florissaient au temps du cardinal de Richelieu. Le seigneur de Balzac se croyait un grand génie, et, comme l'originalité est souvent l'attribut de la supériorité intellectuelle, il visait sans cesse à se rendre aussi original que possible. Toutes ses actions et sa manière de vivre étaient calculées de façon à exciter l'attention publique, à faire parler de lui, à le rendre l'objet de cette espèce d'engouement que les gens oisifs semblent éprouver pour tout ce qui est étrange et sort du cercle ordinaire de leurs habitudes. C'est sur cette bizarrerie calculée du *grand* Balzac, que le bibliophile Jacob a basé le récit de ces *Aventures*, qu'il offrent pas toujours un tableau assez flatteur et aussi plaisant que l'auteur a voulu le rendre.

Aventures de Victor Augerol (1838), racontées par lui-même, recueillies et mises en ordre par Altaroche (Paris, 1838). Victor Augerol est un de ces jeunes gens qui, sans être méchants, font le mal par légèreté, qui, entraînés dans une première faute, ne trouvent plus la force nécessaire pour combattre la passion qui les maîtrise. L'auteur prend son héros à l'âge de quatorze ans, au moment où, malheureusement, une grisette se trouve bientôt sur son chemin, et lui fait oublier en un instant les leçons du respectable curé qui lui tenait lieu de père. Cette première escapade est suivie de remords, et le bon curé, auquel le coupable en fait l'aveu, s'imagine tout réparer en retenant Victor quinze jours auprès de lui. Mais après le premier moment de repentir, la passion réveillée reprend le dessus; le jeune homme s'échappe, et, une fois lancé, ne s'arrête plus. Des femmes galantes, que sa jeunesse et ses écus intéressent à lui, se chargent d'achever son éducation, et bientôt il est jeté au milieu d'une complication d'intrigues, de séductions, d'adultères qui se succèdent avec rapidité. Après les égarements du jeune homme passionné et abandonné à lui-même, viennent les vices du roué qui se plaît à chercher le scandale, à porter la désolation dans les familles, à corrompre les femmes, à séduire les jeunes filles.

Quelques années s'écoulent ainsi; puis, à peine arrivé à l'âge d'homme, Victor, dégoûté de cette vie aventureuse, lasse de toutes les jouissances, obéré dans sa fortune, perdu dans l'opinion, se voit réduit à faire ce qu'on appelle une fin, à sacrifier le reste de sa carrière pour racheter ses désordres passés, en épousant une dot dans la personne d'une vieille fille ridicule qui lui impose le joug le plus lourd et le plus insupportable. Tel est le résultat de sa honteuse et misérable existence; telle est la fin de ce héros qui, on le voit, paye bien cher les désordres de sa jeunesse.

Ce livre, qui a fait grand bruit lors de son apparition, présente un heureux mélange de gaieté sans licence et d'austérité sans morgue. C'est de la morale, traitée légèrement dans la forme, mais avec beaucoup de sévérité dans le fond, et si l'on a pu dire d'un livre qu'il corrige les mœurs en riant, à coup sûr, ç'a été du livre d'Altaroche. L'auteur, tout en se posant en moraliste, a craint d'en revêtir les dehors tristes et moroses, et, pour être sûr, que le lecteur arriverait à la morale, qui ne se trouve guère que dans la conclusion du roman, il a semé son livre de détails et d'épisodes pleins d'intérêt et de gaieté.

Aventures d'Arthur Gordon Pym, roman d'Edgar Allan Poe (1838). Dans ce voyage imaginaire d'un habitant du Nantucket vers les mers du Sud, l'auteur a déployé au delà de toute expression cet art de rendre vraisemblables les choses les plus fantastiques, en tirant d'une prémisse, dont la fausseté est habilement déguisée, les conséquences les plus logiquement rigoureuses. Le point de départ accordé, il faut tout admettre. C'est la contre-partie de son roman intitulé la Jeune Le héros, Arthur Gordon Pym, jeune homme de dix-sept ans, s'embarque, à l'insu de ses parents, sur le brick américain le *Grampus*, faisant route vers les mers du Sud, en juin 1827. En route, l'équipage se révolte et massacre le capitaine, ainsi que les matelots restés fidèles; quelques-uns de ces derniers parviennent à reprendre le navire, mais l'équipage, réduit à quelques matelots valides, ne peut suffire à la manœuvre lorsque le navire est assailli par les tempêtes; le bâtiment est désemparé par les coups de mer, et les vivres avariés par l'eau salée. Alors commence, pour ces malheureux, une horrible odyssée; la famine les pousse à dévorer l'un d'entre eux, et ils vont périr, lorsqu'ils sont sauvés par la goélette anglaise la *Jane-Gray*. Suit

l'histoire de la courte exploration de ce navire dans l'océan Antarctique; l'arrivée presque miraculeuse de la goélette au *quatre-vingt-quatrième parallèle de latitude sud*, la prise du bâtiment par les sauvages et le massacre de l'équipage par ces natures féroces. Arthur et son compagnon Dick Hatcers se sauvent seuls dans une embarcation, et parviennent jusqu'au pôle, où ils découvrent, à leur grande frayeur, un être humain entièrement blanc et d'une taille colossale. Ici s'arrête brusquement le livre, soi-disant inachevé par son prétendu rédacteur Arthur Gordon Pym; ce qui n'est, pour l'auteur, qu'un moyen adroit d'échapper aux impossibilités du retour, et de ne pas laisser le lecteur au milieu d'une situation qui, trop prolongée, deviendrait tout à fait invraisemblable. Ce livre a été traduit en français par M. Baudelaire.

Aventures de John Davys, roman par Alex. Dumas; Paris, 1840. John Davys, fils d'un capitaine de vaisseau mis à la retraite par un boulet qui lui a emporté une jambe, est destiné à la marine dès son enfance. Ses premiers jeux et ses premières études sont entièrement dirigés vers cet unique but. Lorsqu'il fut envoyé au collége, sauf quelques connaissances géographiques et une légère teinte de littérature, son savoir consistait dans la nomenclature de tous les agrès d'un navire et dans la pratique des diverses manœuvres, qu'il pouvait également exécuter comme un habile matelot et commander comme un lieutenant de navire.

Après quelques années consacrées à l'étude des langues anciennes, et qui le mettent en rapport avec plusieurs hommes distingués, il reçoit une commission et s'embarque. Alors commence pour lui une série d'aventures variées, dont le récit, écrit avec charme, quoique parfois un peu trop délayé, captive l'attention du lecteur et la soutient, sans la fatiguer un seul instant, d'un bout à l'autre du roman. Les caractères sont tous frappés avec habileté, et il est impossible de ne pas s'intéresser vivement à ce héros plein d'ardeur juvénile, de courage et de loyauté, mais dont, cependant, l'heureuse nature n'a rien d'exceptionnel. On y trouve raconté, de la manière la plus touchante, l'épisode d'un pauvre diable embarqué par mégarde et retenu de force, puis obligé de se faire matelot, et plus tard condamné à mort, parce que, dans un moment d'exaspération, il a voulu tirer vengeance de l'officier despote qui l'a ainsi séparé de sa femme et de ses enfants réduits à la misère.

En résumé, les *Aventures de John Davys* peuvent être rangées au nombre des meilleures et des plus amusantes productions de notre conteur.

Aventures de M. Violet en Californie (1838), roman anglo-américain, par le capitaine Marryat (1843). M. Violet est le fils d'un noble français, qui, lors de la révolution de 1830, émigra pour suivre Charles X dans l'exil. Après avoir séjourné avec le vieux roi à Holyrood, le père de notre héros voulut chercher quelques distractions en voyageant avec son fils, qui, finissant en Grèce, en Turquie, en Egypte, puis qu'il plaça enfin dans le collége de la Propagande, à Rome, pour y achever son éducation. Là, il rencontre un de ses anciens amis, noble italien, qu'un délit politique avait dû bannir pour du temps de la patrie, et qui, ayant employé ce temps à parcourir l'Amérique occidentale, revenait mettre ordre à ses affaires et vendre ses biens pour aller se fixer au milieu des Indiens Shoshones, dont le territoire s'étend depuis l'ocean Pacifique jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. L'émigré français accepte la proposition, qui lui fait son ami, de les associer, lui et son fils, à son entreprise. Ils partent tous trois pour fonder une colonie, et M. Violet passe des études du collége à l'apprentissage bien différent de la vie sauvage. Bientôt habile dans tous les exercices du corps, il acquiert l'autorité d'un chef et se trouve lancé dans l'existence aventureuse de ces hordes nomades qui parcourent les prairies américaines. C'est là que commencent ses aventures de voyage. On y trouve un tableau complet des vicissitudes de la vie indienne, avec ses rudes fatigues, ses allures indépendantes, ses luttes perpétuelles contre les obstacles que lui oppose la nature et contre des ennemis de toute espèce. Le récit de M. Violet renferme de curieux détails sur l'état permanent d'hostilité dans lequel les diverses peuplades sont les unes vis-à-vis des autres, ainsi que sur leurs relations avec les Etats qui les avoisinent. Il fournit des données intéressantes sur le Texas, et fait connaître l'étrange secte des Mormons, dont le chef, Joe Smith, est représenté comme un Mahomet en miniature. La fiction tient peu de place dans cet ouvrage, qui ressemble plutôt à une relation de voyage qu'à un roman. L'auteur n'a choisi cette forme que pour piquer davantage la curiosité; mais, après avoir ébauché les éléments d'une intrigue, il l'oublie complétement et ne se donne pas la peine de chercher un dénoûment. Il en résulte que cette histoire n'a pas de fin, mais l'intérêt n'en souffre point, parce qu'il se porte plutôt sur les incidents que sur le fond même de la trame. Aussi, malgré ce défaut, on lit toujours avec plaisir ce livre, qui a obtenu déjà un grand nombre d'éditions et les honneurs de la traduction en plusieurs langues.

Aventures de mademoiselle Mariette (1838), roman de M. Champfleury; publié en 1853. A l'apparition de cette œuvre, tous les critiques académiques crièrent au scandale, à l'immoralité. Ce *tollé* général se calma bientôt, lorsque des lecteurs judicieux eurent examiné le livre. Le fond de l'histoire est malheureusement trop réel; c'est le récit des tortures d'un cœur jeune, aimant et généreux, dont l'amour s'est porté sur un objet indigne. Gérard, jeune écrivain au début de sa carrière, s'éprend de Mariette, une de ces filles folâtres qui font le bonheur des gens assez sensés pour prendre les femmes avec plaisir et les quitter sans regrets. Tous deux s'abandonnent à leur amour de bonne foi, car Mariette aime Gérard et supporte courageusement une année de misère avec lui. Les vacances arrivent, et le jeune écrivain va passer quelques jours dans sa famille, où il confie à l'indulgente discrétion de sa mère son amour pour Mariette. La pauvre femme recèle le courage de son fils, tout en essayant de le préparer aux déceptions qu'elle entrevoit dans l'avenir. Gérard, confiant comme un amoureux, ne veut rien écouter, et se hâte de voler dans les bras de Mariette. Pendant l'absence de son amant, la jeune fille a renoncé à ses anciennes connaissances, et les lui présente. Une fois avertie par sa maîtresse, elle empêche Gérard de deviner l'amant sous le déguisement de l'ami, et il consent, pour plaire à l'infidèle, à se charger du poids incommode de sa famille. Mais la grisette est lasse de cet amour sincère; elle se prend à désirer des cachemires, cet écueil des vertus en bonnet, et Gérard voit les anciens amis s'introduire dans son intérieur. Pendant une promenade au clair de la lune, il s'aperçoit de l'infidélité de Mariette, tente de la noyer, et est terrassé par le nouveau séducteur. Les tortures de la jalousie lui déchirent l'âme depuis longtemps; dès lors qu'il n'est que trop sûr de la vérité, il rompt avec Mariette, mais pour la revoir bientôt. Il acquiert la preuve que sa maîtresse est digne de son début dans la voie de la trahison; mais la passion étouffe en lui la voix de la raison. Un moment arrive cependant où la séparation s'effectue. Pour se consoler, Gérard travaille à une pièce de théâtre, qui obtient un succès mérité, et dont la réussite tient en partie au jeu d'un acteur qu'il a découvert. Mariette lui fait demander d'exaspérant faire du cœur humain; il lui était impossible d'analyser ces douleurs poignantes de l'amant jaloux et trompé avec une vérité si déchirante, s'il ne les avait ressenties. A cinquante ans, on voit saigner le cœur de l'écrivain sous l'habit de Gérard. Ce roman, en effet, est le récit d'une trahison d'une des maîtresses de Champfleury, qui le trompa avec le jeune Gérard, qui, devenue veuve et propriétaire de la moitié d'une province, reprit de belle passion pour Hector, duc de Rohan, un calviniste renforcé, contraint de fuir avec sa même par deux ans détroit. Il se peut que les annales historiques de 1560 à 1574 fassent mention de cette Mme de Nangis, d'Hector et de Mme de Sauves; mais, à coup sûr, il faut une grande bonne volonté pour s'intéresser à ce monde, et le suivre à travers ses petites passions, ses petites haines, ses petits intérêts. Si encore l'imagination des auteurs avait suppléé au vide de l'histoire! Mais en général, à l'exception du second acte qui renferme quelques détails spirituels et des intentions plaisantes habilement indiquées, tout le reste n'est qu'une succession de scènes qui passent froides, pressées, au milieu d'une action étroite, sans chaleur et sans vie. « Cette *Aventure sous Charles IX*, dit M. J. Janin, dans sa longue et amoureuse étude sur Frédéric Soulié, se ressent des musées et des ennuis de la collaboration. La gaieté en est triste, l'aventure commune, le style trivial. A travers ces bals et ces carrousels, les deux auteurs laissent entrevoir Saint-Barthélemy et la funeste et horrible mémoire. On voit là-dedans toutes sortes d'héroïnes et de héros qui commençaient déjà à se passer de mode : Mme de Sauves, Mme de Nangis, M. de Rohan, M. de Nevers. Chaque scène et chaque mot de ce drame trahissent l'inexpérience de M. Badou et le profond ennui de Frédéric Soulié. » M. J. Janin n'est-il pas un peu partial en faveur de son client, et ne serait-il pas plus juste de faire peser une égale part de responsabilité sur les deux auteurs?

Aventure de Scaramouche (1838) (un' *Aventure di Scaramuccia*), opéra-bouffe en trois actes, musique de Frédéric Ricci, composé vers 1840. Ce charmant ouvrage a obtenu du succès sur tous les théâtres de l'Europe et n'est pas assez connu en France. Le livret met en scène les mœurs du théâtre. Les prin-

cipaux personnages sont : Scaramouche, le paysan Beauvisage, Lélio et Sandrina, la servante espiègle. La musique de Frédéric Ricci est gracieuse, bien écrite pour les voix, son orchestration vive et élégante. La partition ne compte pas moins d'une vingtaine de morceaux, parmi lesquels nous citerons le chœur d'introduction *Che vi sembra;* le terzetto pour voix d'hommes, la *Scena è un mare;* l'air de basse, *Son Tomaso;* le duetto pour voix de femmes, le *Più leggiadre*, et le joli duo, *Se vuol far la banderuola*, pour soprano et baryton. M. de Forges a fait une traduction française de cet opéra, qui a été représentée, sur le théâtre de Versailles, dans le mois de juin 1842. On en a chanté, dans les concerts, le nocturne, *Dans l'ombre et le mystère*, et le duo, *Va, Vénus n'est pas ta mère.* La partition italienne, retouchée par M. de Flotow, a été exécutée au Théâtre-Italien le 26 février 1846.

Aventures (LES) de Télémaque, vaudeville en deux actes, de MM. Dumersan, de Leuven et Brunswick; représenté à Paris, sur le théâtre des Variétés, en août 1844. Ce n'est point parce que cette bouffonnerie est la parodie d'un ballet, joué en 1844 à l'Opéra, *Eucharis*, de M. Corally, que nous en donnons ici l'analyse; c'est parce que l'imitation burlesque, qui cette fois vaut mieux que l'original, nous offrirait au besoin, soit dit sans offenser l'ombre de Fénelon, dont l'épopée a coûté tant de pensums aux pauvres écoliers, une sorte d'enseignement littéraire bon à méditer, presque une moralité. Un certain Cantalou, facteur et inventeur de serinettes qui exécutent plusieurs airs à la fois, ce qui est on ne peut plus ingénieux, est pénétré d'admiration pour l'œuvre du cygne de Cambrai. Il a donné à son fils le nom du héros de ce poëme en prose, et lorsqu'il l'a mis en pension, il a recommandé qu'on lui inculquât le *Télémaque* exclusivement sous toutes les formes, thèmes, versions, narrations, etc. Cantalou, deuxième du nom, n'a pas eu la tête assez solide pour résister à cet exercice, aussi peu récréatif qu'abrutissant; il est devenu fou; se croyant le fils d'Ulysse, il n'a plus qu'une idée fixe : aller à la recherche de son père. Le sieur Cantalou, pour ramener son héritier à des projets plus raisonnables, se décide à le faire voyager. Il le confie à un Mentor qu'il s'est procuré par l'entremise des *Petites Affiches*, lequel, de son vrai nom s'appelle Rabâchard et exerce la profession de *marqueur de billard.* Inutile d'ajouter, car déjà cela se devine, que ledit Rabâchard est loin de personnifier la sagesse qui conviendrait à son nouvel emploi. Télémaque Cantalou et Mentor Rabâchard font naufrage en traversant la Seine, non loin de Saint-Denis. Ils gagnent une petite île appartenant à Mlle Létoffé, graveuse en musique, romanesque personne, qui vient chaque dimanche, en compagnie de ses ouvrières, parodier dans son île quelque scène mythologique, sous le costume classique. Elle représente Calypso, rôle qui convient à la maturité de ses charmes. Ses compagnes, aussi légèrement vêtues qu'il convient, figurent Eucharis et les nymphes. La subite arrivée de deux hommes, s'appelassent-ils Télémaque Cantalou et Mentor Rabâchard, n'est pas sans faire pousser à des demoiselles aussi peu vêtues, fussent-elles graveuses en musique, les cris les plus variés. Heureusement, Mlle Létoffé trouve dans le nez proéminent du jeune Cantalou (qu'il nous suffise d'ajouter que ce nez, pignon sur rue, est la propriété de M. Hyacinthe) des lignes et des méplats qui, ô hasard, voilà de tes coups! lui rappellent un ingrat qui lui fut cher. Elle ordonne à ses nymphes de conduire les deux étrangers dans la grotte qui sert de vestiaire, et de les vêtir à l'antique. Ces demoiselles ont cessé de crier et se sont vite apprivoisées; Télémaque et Mentor échangent donc la tunique de lycéen et la redingote en alpaga contre des costumes gréco-romains, dignes en tous points de l'*Antiquité travestie* de Daumier. Puis Cantalou, qui sait son Fénelon sur le bout des doigts, s'accoude nonchalamment en face de la Calypso de Saint-Denis, et entreprend le récit de ses aventures : « Je suis né, dit-il, de parents cossus mais honnêtes, qui, voyant mon intelligence précoce, me mirent en pension à Picpus, où je ne tardai pas à devenir fort, non-seulement en thème, mais encore dans l'art d'élever les cochons de Barbarie et de deviner les charades; ce qui ne m'empêcha pas d'acquérir une science géographique à faire honte au *Dictionnaire* de Vosgien. Ce fut moi qui, dans un examen, le plus brillant dont on ait mémoire, expliquai pourquoi l'Italie a la forme d'une botte : parce qu'elle est au pied des Apennins. Telle est la solution hardie que je donnai de ce problème, dont le Créateur semblait seul avoir la clef. C'est encore moi qui signalai à la France étonnée les trois départements où l'on fait tout cuire à l'huile : Aisne, Aube, Eure. (Haine au beurre.) » Ce récit épique est interrompu par une irruption subite de gendarmes et de gardes champêtres, qui, sans égard pour la couleur locale, viennent réclamer prosaïquement le payement d'un déjeuner dont le grave Mentor a mis le prix dans sa poche, avec ce laisser-aller qui convient aux héros. L'ex-marqueur de billard, qui connaît, il paraît, plus d'un procédé, détache à son élève un coup de pied qui vaut à lui seul un long poëme, et qui envoie Télémaque tomber la tête la première dans la Seine, où il ne tarde pas à le suivre, échappant ainsi à la brigade stupéfaite. Les voyages hors banlieue et les voyages en pleine Seine ne guérissent nullement le jeune Cantalou, qui s'obstine de plus en plus à la recherche d'Ulysse. Cette folie, hélas! est doublée d'une passion qui ronge son cœur de lycéen. L'Eucharis de Mlle Létoffé, une jolie ouvrière, par ma foi! a allumé en lui une flamme que le plongeon en eau douce n'a pu éteindre. Cependant les quatre cent cinquante francs que le facteur de serinettes avait consacrés au voyage de son malheureux fils tirent à leur fin. Le bon Rabâchard éprouve le besoin de ramener son élève à l'Ithaque fortunée où il a reçu le jour et appris le culte passionné qu'on doit aux chefs-d'œuvre. Il affirme au naïf jeune homme qu'il le mène chez Sésostris. Télémaque s'habille en berger de trumeau, sans oublier les faveurs roses, la houlette et l'agneau pomponné, et croit de la sorte chercher avec plus de fruit l'Ulysse, objet de ses préoccupations. Mentor bourre sa pipe et l'allume; ce bon Mentor, qui a le gousset vide, s'est endetté de dix francs. C'est le moment de remonter au ciel. Connaissant le cœur humain, il fait venir l'Eucharis de Saint-Denis, qui, dans le monde ordinaire, s'appelle Francinette. Cette aimable et délurée personne n'est autre qu'une fille oubliée par lui autrefois dans un champ d'épinards. La vue de Francinette opère une heureuse diversion sur les idées du petit Cantalou, et le grand Cantalou, ravi de voir son fils abandonner l'espoir de retrouver Ulysse, consent à lui donner pour femme Eucharis-Francinette. Puissent les deux époux vivre longtemps et faire beaucoup de... serinettes! Hélas! qu'aurait pensé de nous Fénelon, si, le 18 août 1844, il avait occupé un fauteuil d'orchestre au théâtre des Variétés? Aujourd'hui, on parodie tout; rien n'est sacré pour un vaudevilliste. Ne désespérons pas de voir un jour sur nos scènes de genre Neptune porteur d'eau, Bacchus marchand de vin, Hercule fort de la halle, et Vénus écaillière.

Aventures de Mandrin (LES), mélodrame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Louis Judicis et Alphonse Arnault, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 9 mai 1856.

Cette pièce retardait de cinquante ans sur les pièces du cru lorsqu'elle vit le jour pour la première fois. Elle est un revenant du répertoire fossile où dorment, parmi des débris de berlines et de diligences, de feutres à plumes de coq et de bottes jaunes évasées, de pistolets tromblons, de valises et de « papiers importants, » trois ou quatre vérités aussi frappantes que celle-ci : « Apprenez que si la Providence retarde quelquefois la punition des méchants, c'est pour la rendre plus terrible, et que leur châtiment suit de près leur triomphe. » Toutes les conditions d'un genre qui fit les beaux jours du boulevard du crime s'y trouvent naïvement réunies : le niais, ahuri, fourvoyé dans la caverne des brigands, comme un ânon parmi les loups; le père Cassandre, stupide et débonnaire, ou plutôt le bon M. Germeuil, cette caricature de la victime, qui, cette fois, s'appelle M. Lambert; le capitaine de voleurs, bandit facétieux à ses heures, déguisé en gentilhomme et rival de l'officier de dragons chargé de l'arrêter; la jeune fille inconsolable de la perte de son fiancé, l'officier de dragons, qu'elle croit tombé sous les coups des brigands, mais qui a été sauvé par la maîtresse du chef de la bande, et qui ne tarde pas à remplir son rôle de troubadour libérateur; un vieux château, avec des trappes, des chaînes et des souterrains; des fantômes simulés qui éloignent, par leur tapage nocturne, les curieux d'alentour; des surprises, des assassinats, des massacres, des coches arrêtés, des postillons couchés en joue, des rapts, des pillages, des déguisements, un cachot; enfin, le capitaine de voleurs conduit au supplice; bref, le crime puni selon la formule... On nous pardonnera si nous hésitons à nous risquer à travers les ruines de toiles peintes où gisent les férocités plaisantes du traître à barbe rousse cher à Ducray-Duminil et consorts, mais quelque peu démodé. Le sérieux nous manque pour analyser l'idiome des classiques du genre que MM. Judicis et Arnault font retentir de si bonne foi à nos oreilles stupéfaites. Nous sommes induits à une hilarité plus qu'homérique par les phénomènes arriérés du lycopode et les coups de foudre trop prévus des machinistes. Les grandes phrases sifflantes et ronflantes qu'un tonnerre en fer-blanc accompagne à la cantonade, glissent sur nous comme la pluie sur le caoutchouc. M. Dennery, qui est de son temps, M. Dennery qui, s'il ramasse parfois la perruque de Pixérécourt, sait au moins la rajeunir, nous a rendu sceptique à l'endroit de bien des choses. Il s'est fait réaliste, et, détrônant M. Bouchardy, le dernier des ogres dramatiques, il nous a peu à peu fait oublier ces productions bâtardes, terribles jusqu'au burlesque, vieillottes et archiridicules, que le premier Empire a pu admirer, mais que le second trouve usées jusqu'à la corde, comme la culotte d'un grognard au retour de Russie. La naïveté cousue de fil blanc, surannée et bêtasse des pères dindons de la restauration, si fertile en sentences, moralités et lieux communs, s'est à tout jamais noyée, avec ses culottes beurre frais et son habit bleu barbeau, dans les grosses larmes de nos grand'mères : Ducray-Duminil est distancé, Victor Ducange est enfoncé, Benjamin Antier est tombé dans le troisième dessous, et l'on désespère de Bouchardy. Que viennent donc faire en cette extrémité les *Aventures de Mandrin?* Est-ce que ses auteurs se lèvent quand les autres se couchent, et sont-ils venus au monde à l'âge où les dramaturges qui se sont fait ermites réclament le viatique? Nous sommes tenté de le croire, nous, critique, qui voyons défiler devant nous bien des drôleries, mais qui, jamais, n'aurions songé qu'on pût s'élancer du sein de sa mère avec une canne à pomme d'or, des besicles et le style à queue de morue du sieur Caigniez, de sombre mémoire. Notez que ces deux messieurs (ils se sont mis deux!), notez que ces frères siamois du rococo n'ont conservé de leurs modèles, gris de poussière, que le côté plat et burlesque, qu'ils n'ont pas gratté l'os de Cuvier pour en extraire la moelle, mais pour en tirer ces lourdes... choses dont Robert Macaire semblait pourtant avoir fait justice. Ils n'ont pas vu, fripiers malhabiles, brossant une défroque, ils n'ont pas vu que cette défroque recouvrait autrefois une chose qu'ils ne pouvaient faire revivre et qui est la seule excuse de leurs devanciers, leur gloire : la sincérité. Il était sincère, le chevalier vertueux qui, dans un drame de la bonne époque, disait : « Vénérable vieillard, le crime triomphe et la vertu désespère. » Il était sincère, le vénérable vieillard qui répondait : « Entendez-vous les sifflements aigus de cet ouragan qui renverse vos édifices, brise vos arbres, détruit l'espoir de vos récoltes? C'est l'image de la désolation qui vous poursuit sur la mer orageuse de la vie; c'est l'emblème du sort qui vous plonge dans l'abîme, au moment où vous croyez toucher à la félicité. » Mais aujourd'hui, on ne peut plus entendre ces choses sans rire, et nous nous étonnons que, de sang-froid, des auteurs osent encore les écrire, des comédiens les dire et des hommes ayant qualité de Français, majeurs, vaccinés, jouissant de leurs droits civils et politiques, sains de corps, mémoire et entendement, les écouter. C'est à n'y pas croire. Vite, qu'on nous ramène à la *Femme à deux Maris*, à *Il y a seize ans*, à *Robert, chef de brigands*, à tous les mélodrames du bon coin; nous ne demandons pas mieux que de célébrer l'hymen de Stephano et de Rosalba; nous pleurerons, s'il le faut, sur les malheurs de la jeune fille « chargée de fers »; nous danserons avec les « bons villageois »; nous donnerons un sourire au « pieux pèlerin » bardé d'écailles, et nous tremblerons, s'il le faut, lorsque le voyageur à carrick et à portefeuille traversera le pont du Torrent; mais, au nom du ciel, laissons toutes ces espèces éteintes, tous ces types disparus, toutes ces choses couvertes de toiles d'araignées, aux curieux d'histoire littéraire, et ne perdons pas notre temps à vouloir galvaniser le cadavre du geôlier à bonnet fourré; ne troublons pas le sommeil éternel de ces traîtres risibles qui ne parlaient que de pendre et de massacrer, dans un style exhalant l'âcre parfum du renfermé.

Et d'ailleurs, puisqu'il faut l'avouer, Mandrin n'était pas *ce qu'un vain peuple pense*, et les auteurs du drame ont bel et bien fait tort à sa mémoire en le noircissant de tous les crimes. Ils ont tracé de lui un portrait affreux; ils lui ont donné le poil et l'humeur du loup; ils l'ont peint brutal et féroce, fumant de sang et d'eau-de-vie, si bien que nous aurions grande envie de crier à l'injustice, si la chose en valait la peine. Quoi! c'est là Mandrin, cette bête sauvage et puante, qui enlève les belles filles dans ses bras velus et fait l'amour à la façon des orangs-outangs! Mandrin, qui s'amuse à traîner de caverne en caverne, par les cheveux, les malheureuses dont il se fait le Barbe-Bleue? Mandrin, qui, plus féroce que les ogres des contes de fées, est en éternel appétit de chair fraîche? Allons donc! Ignorez-vous, messieurs les auteurs, ce que Voltaire a dit du personnage que vous traitez si cruellement : « C'était le plus magnanime (vous entendez!), le plus magnanime des contrebandiers; et, dans les temps anciens, il eût été un héros. » Ah! voilà donc comme on écrit l'histoire sur les planches de la Gaîté! Ah! grand homme, illustre Mandrin, héros digne des temps antiques, ce ne sera pas la faute de MM. Judicis et Arnault si nous possédons jamais dans nos murs ta statue coulée en bronze! Tu n'es grand qu'à Epinal. Les presses vosgiennes n'ont pas assez de têtes de clous pour répandre sur papier gris tes exploits qu'une plume alsacienne a retracés. Chaque année, la patrie des images jette scrupuleusement au monde entier le touchant récit de ta fin malheureuse, et croit faire œuvre pie. Quel chef-d'œuvre a jamais eu cinq cents éditions? Eh bien, le roman de ta vie, l'*Histoire de Louis Mandrin, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, avec un détail de ses cruautés, de ses brigandages et de ses supplices*, peut se vanter de les avoir eues. Que ton ombre soit satisfaite!...

Au moment de l'exécution de Mandrin, rapporte la légende, le bourreau se mit à pleurer. « Ce n'est pas moi, dit le condamné, ce sont mes crimes que tu dois pleurer. » Puis il ajoute : « Jeunesse, prenez exemple sur mon châtiment, et vous, employés aux fermes, je vous demande pardon! » C'était finir en bon larron. On retrouve dans ce langage dépouillé de forfanterie le Mandrin tel que nous le dépeignent les relations contemporaines, doué d'une physionomie si douce qu'il intéressait tous ceux qui le voyaient; excellent jeune homme (il avait trente ans lorsqu'il fut roué vif), qui n'avait pas l'air farouche et les allures de tigre qu'on lui prête au théâtre. Quelle pitié! Nos dramaturges ont fait de Mandrin un chef de voleurs sans grandeur, un vulgaire détrousseur de grands chemins, un Barbe-Bleue sans scrupule; et cela est bien fait pour affliger les amis de la vérité. Mandrin était un chef de contrebandiers, je vous l'accorde, ô dramaturges, mais non un féroce assassin. Il respectait le bon M. Germeuil de son temps, et ne portait aucun dommage à la vertu des femmes. Sa spécialité est nettement définie, car il s'était créé une spécialité, ce coureur d'aventures. Il ne connaissait d'ennemis que messieurs les commis aux fermes, les douaniers et la maréchaussée, ne leur faisant de mal que quand il ne pouvait pas l'éviter. Bon prince, au demeurant. A la tête d'une troupe considérable, il mit plusieurs fois en déroute des escouades tout entières de douaniers et des détachements de soldats, montrant toujours une intrépidité extraordinaire dans les combats. Au lieu de voler des provinces, de piller des villages, conformément aux habitudes invétérées de quelques monarques, ses contemporains, cet honnête brigand se contentait de les mettre à contribution, et cela de la façon la plus courtoise. Des villes importantes, telles que Beaune et autres, eurent l'honneur de le posséder dans leurs murs, et en vérité elles eurent bien moins à s'en plaindre que des diverses invasions dont elles furent, avant et après, sous prétexte de politique ou de religion, tant de fois les victimes. Il déposait dans les endroits où il passait des marchandises qu'il évaluait à un certain prix, et qu'il se faisait payer, en ayant soin de laisser des reçus, procédé plein de délicatesse et de bon goût que ne connurent jamais les rois et roitelets, lesquels ont prélevé ici et là, sans abandon de marchandises, des contributions à main armée, assaisonnées de violences de toutes sortes. Mais nous ne tarirons pas, en vérité, si nous voulions entamer le procès aux innombrables erreurs que propagera, au grand dommage de Mandrin, le mélodrame de MM. Judicis et Arnault, mélodrame gros de succès, faut-il l'avouer? auquel les représentations en province et à Paris n'ont pas manqué; car ils sont encore nombreux, ces virtuoses qui se sont initiés à la connaissance du beau en contemplant les enluminures de leur alcôve et les troubadours de plâtre à treize sous de leur cheminée; ces amateurs qui ont étudié la vie et ses mystères dans la bibliothèque des romans illustrés, et l'histoire de France dans les premiers-Paris du *Petit-Journal*. Oui, ils sont nombreux encore, pleins de vie et chargés de descendants, ceux pour qui les gros sous *littéraires* forment tout le régal. Or (cet aveu nous soulage), depuis longtemps monnaie de billon dramatique pareille aux *Aventures de Mandrin* n'était venue tomber pile ou face en deçà du manteau d'Arlequin, faisant hurler le traître et ânonner le niais. Bien et dûment passée au tripoli, comme les chenets d'un rentier, et remise à neuf par le Châtelet qui, défiant la canicule et comptant sur le grossier appétit d'un certain public, l'a ramassée en plein été, elle a reparu avec assez d'avantage à ce dernier théâtre en mai 1865, dissimulant son millésime à la faveur d'une mise en scène qui, cette fois, avait le luxe et l'imprévu d'une féerie... Allons relire le *Misanthrope* et voir comme Molière écrivait en vers, afin d'oublier comme ces messieurs écrivent en prose.

Acteurs qui ont créé les rôles principaux dans les *Aventures de Mandrin :* Alph. Arnault, un des auteurs, *Mandrin;* Febvre, *de Simiane;* Alexandre, *de Boissec;* Perrin, *Beauvoisin;* Francisque jeune, *Thomas;* Mme Naptal-Arnault, *Marguerite.* Lors de sa reprise au Châtelet, ce drame a eu pour interprètes : M. Jenneval qui, dans le rôle de *Mandrin*, a obtenu en province des triomphes dont Paris s'est montré plus avare; M. Maurice Coste, *de Simiane;* Mme Vigne, *Marguerite*, etc.

Le mot *aventure* entre encore dans le titre d'un grand nombre d'anciennes pièces de théâtre; nous citerons seulement les suivantes pour mémoire :

Aventures comiques d'Arlequin (LES), pièce en trois actes, par Raguenet, jouée à la foire Saint-Germain (1711).

Aventures de Cythère (LES), comédie en quatre actes, par Charpentier, jouée à la foire Saint-Laurent (1715).

Aventures de la rue Quinquempoix (LES), comédie en un acte, en prose, avec des divertissements, par Carolet, jouée aux Italiens (1719).

Aventures de Nuit (LES), comédie en cinq actes, en vers, par Chevalier (1666).

Aventures de Panurge (LES), comédie en cinq actes, en vers, par Montauban (1674).

Aventures de Policandre et de Basolie (LES), tragédie de Vieuget (1632).

Aventures de Rosiléon (LES), pastorale en cinq actes, en vers, par Pichou, tirée de l'*Astrée* (1629).

Aventures des Champs-Élysées (LES), comédie en trois actes, en prose, mêlée de vers et de musique, par un anonyme, aux Italiens (1693).

Aventures du camp de Porché-Fontaine (LES), comédie en un acte, en prose, dont les paroles sont de Dominique, et quelques airs de divertissements de Quinault le comédien, aux Italiens (1718).

AVENTURÉ, ÉE (a-van-tu-ré), part. pass. du v. Aventurer. Hasardé, risqué : *Procès* AVENTURÉ. *Argent* AVENTURÉ. *Cette affaire est extrêmement* AVENTURÉE. (Acad.) *Son argent court grand risque, le tien est* AVENTURÉ. (Mol.) *Un corps de quatre mille hommes fut* AVENTURÉ *en Toscane.* (Thiers.) *Voilà douze mille francs bien* AVENTURÉS. (Balz.) ‖ Livré aux aventures, exposé à des hasards : *La femme la plus* AVENTURÉE *sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle, si tu peux; sage, si tu veux; mais sois considérée, il le faut.* (Beaumarch.) *Une existence aussi large, aussi répandue, aussi inventive en bien des sens et aussi* AVENTURÉE *que celle de Beaumarchais ne saurait se resserrer en peu de mots.* (Ste-Beuve.)

AVENTURER v. a. ou tr. (a-van-tu-ré — rad. *aventure*). Hasarder, risquer : AVENTURER *sa personne.* AVENTURER *sa fortune, ses capitaux dans une entreprise. Il faut* AVENTURER *quelque chose.* (Acad.) *Je n'aurais pas été fâché, pour sauver Clarisse Harlowe, d'*AVENTURER *un peu son amie.* (Dider.)

S'aventurer v. pr. Se hasarder, s'exposer : *Il est d'un homme sage de se conserver aujourd'hui pour demain, et de ne pas* S'AVENTURER *tout entier en un seul jour.* (Damas-Hinard.) ‖ Pénétrer, en courant quelque risque : *Je ne voudrais pas* M'AVENTURER *la nuit dans ce quartier. Il prit son sabre dans ses dents, un pistolet à chaque main, et* S'AVENTURA *dans l'escalier.* (G. de Nerv.) *Peu d'hommes avaient la hardiesse de* S'AVENTURER *dans les récifs pour gagner les bords de la mer.* (Balz.) *On* S'AVENTURE *dans un petit batelet charmant, manœuvré avec un aviron en forme de pelle.* (V. Hugo.) *Il* S'AVENTURAIT *souvent sur les flots de la mer avec ses camarades, en leur servant de pilote.* (Mignet.)

— Fig. S'engager dans quelque entreprise douteuse ou dangereuse : S'AVENTURER *dans une discussion. Un avare se donnerait bien de garde de* S'AVENTURER *dans une mauvaise entreprise.* (Grimm.) *Les savants de nos jours* S'AVENTURENT *peu dans les questions générales.* (Ste-Beuve.) ‖ Avancer quelque chose de hasardé, s'exposer à être démenti, désapprouvé ou critiqué : *Vous* VOUS AVENTUREZ *beaucoup en affirmant de pareilles propositions. Nous voulons n'omettre aucun trait de l'esquisse à laquelle nous* NOUS SOMMES AVENTURÉS. (V. Hugo.)

— **Syn. Aventurer, hasarder, risquer.** *Hasarder* s'emploie quand on veut indiquer le plus ou moins grand degré de hardiesse ou de témérité de la personne : *Ils cherchent quel commis imprudent veut* HASARDER *sur une carte les deniers de sa caisse.* (La Bruy.) *Risquer* s'emploie s'il s'agit de porter l'attention sur la chose même qui est exposée, et particulièrement sur sa quantité : *Il n'était jamais permis aux marchands de* RISQUER *le bien d'autrui, et ils ne pouvaient même* RISQUER *que la moitié du leur.* (Fén.) *Aventurer* suppose de l'ignorance et de l'étourderie : AVENTURER *sa fortune dans une folle entreprise.*

AVENTUREUSEMENT adv. (a-van-tu-reu-ze-man — rad. *aventureux*). D'une manière aventureuse, en s'exposant à quelque péril : *Pénétrer* AVENTUREUSEMENT *en pays ennemi.* ‖ D'une façon risquée, sans raison certaine ou probable : *Emettre* AVENTUREUSEMENT *une opinion. Ces peuples, on les a identifiés* AVENTUREUSEMENT, *sur la foi du culte, à des Juifs de Palestine.* (D'Avezac.)

AVENTUREUX, EUSE adj. (a-van-tu-reu, eu-ze — rad. *aventure*). Qui s'expose, qui se hasarde : *C'est un homme fort* AVENTUREUX *dans ses entreprises, au jeu.* (Acad.) *Il n'y avait rien de si chevaleresque, ni de si* AVENTUREUX *que ce jeune prince.* (De Barante.) AVENTUREUX *et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être plus chimérique et plus positif que moi.* (Chateaub.)

Si tu veux t'envoler aux sphères éternelles,
Poëte *aventureux*, laisse croître tes ailes.
LACHAMBEAUDIE.

‖ Livré aux aventures, abandonné aux hasards : *Vie, existence* AVENTUREUSE. *Frédéric Barberousse joignit à la hardiesse* AVENTUREUSE *de la chevalerie la sagesse d'un roi.* (Villem.) *L'Arabe recommence ses courses* AVENTUREUSES *à travers cet océan de sable.* (A. Martin.) *Vous le savez, les jeunes gens mènent une vie si* AVENTUREUSE *et si passionnée en quittant les bancs de l'école, qu'il faut se retrouver pour savoir comment on s'aime encore.* (Balz.) *Vous avez, je crois, besoin d'être guidé dans l'*AVENTUREUSE *carrière que vous avez entreprise.* (Alex. Dum.) *Toute imagination* AVENTUREUSE *eût créé avec plus ou moins de bonheur ce personnage diabolique.* (Alex. Dum.) *On ne saurait trop admirer l'*AVENTUREUSE *grandeur de la célèbre classification de Bacon, qui partage toutes les sciences humaines en histoire, poésie et philosophie.* (Lerminier.) *Le malheur lui avait donné la force de supporter les rudes fatigues de la vie* AVENTUREUSE *qui désormais devait être son partage.* (Mérimée.) *Sa vie* AVENTUREUSE *et romanesque a prêté à des mémoires apocryphes fabriqués de son vivant.* (Ste-Beuve.) ‖ Livré à des aventures galantes : *Elle a cet air cavalier, qui paraît au premier abord original, mais qui ne sied qu'aux femmes de vie* AVENTUREUSE. (Balz.)

— Substantiv. Personne aventureuse :

Le raisonneur parti, l'*aventureux* se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
LA FONTAINE.

— s. m. Ce qui est aventureux, ce qui tient du hasard, de l'aventure : *Un des côtés saillants du caractère de Buckingham était la recherche de l'*AVENTUREUX *et l'amour du romanesque.* (Alex. Dum.)

— **Antonymes.** Circonspect, discret, méticuleux, prudent.

AVENTURIER, IÈRE s. (a-van-tu-rié, iè-re — rad. *aventure*). Personne qui cherche, qui court les aventures : *Ces hardis* AVENTURIERS *ne s'effrayèrent pas des difficultés de l'entreprise.* (Acad.) *Celui-ci ne passa que pour un* AVENTURIER *audacieux, parce qu'il ne réussit pas.* (Volt.) *Je me suis repris de goût pour cette* AVENTURIÈRE. (Volt.)

Il tient que les combats sentent l'*aventurier*.
CORNEILLE.

Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez nos *aventurières*. LA FONTAINE.

Seigneur *aventurier*, s'il te prend quelqu'envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent.
LA FONTAINE.

Tout autre *aventurier*, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
LA FONTAINE.

— Par anal. Personne qui s'abandonne à une vie d'intrigues ou de hasard; se prend presque toujours en mauvaise part : *C'est un* AVENTURIER, *une* AVENTURIÈRE. *D'héroïne d'un grand parti, la duchesse de Longueville en devint l'*AVENTURIÈRE. (De Retz.) *Ce sont deux* AVENTURIÈRES *qui cherchent fortune.* (Campistr.) *Follement épris de quelque* AVENTURIÈRE, *voulez-vous vous faire un point d'honneur de lui être fidèle?* (Le Sage.) *Une conduite aussi soutenue, dans une passe aussi difficile pour une* AVENTURIÈRE, *de quelque espèce qu'elle fût, aurait ouvert les yeux à un homme susceptible de revenir d'une prévention.* (Cazotte.) *Il avait traîné sa misère et sa vanité, au milieu de Paris et de Londres, dans ces sentines d'infamie où pullulent les* AVENTURIERS *et les pamphlétaires.* (Lamart.) *Le marquis de Favras était un de ces hommes qui agitent sans cesse leur fortune de l'agitation de leur âme, et dont le bon sens n'arrête jamais la témérité;* AVENTURIERS *de guerre, de cour et de partis, qui courent après toutes les occasions, et qui s'offrent à tous les services pour devenir importants en devenant nécessaires.* (Lamart.)

. . . . . J'ai vu plus d'une *aventurière*
Afficher le plaisir, le chagrin dans le cœur.
HOFFMANN.

. . . . . Ignorez-vous que ces *aventurières*
Gaspillent tous les jours des richesses princières?
E. AUGIER.

— Hist. Celui qui, principalement au moyen âge, allait à la guerre sans solde, mais aussi sans être astreint rigoureusement à la discipline militaire : *Eurymaque était un* AVENTURIER *qui s'était donné à Nestor.* (Fén.) *Les* AVENTURIERS *formaient le fond des milices non féodales du moyen âge; c'étaient, presque tous, des serfs échappés à la glèbe.* (Génér. Bardin.) *Il y avait aussi sur la flotte normande une multitude d'*AVENTURIERS *accourus par toutes les routes du nord et du midi.* (H. Taine.) ‖ Nom donné aux pirates qui infestaient les mers d'Amérique, et que l'on appelait aussi *flibustiers, boucaniers.*

— Mar. Navire de commerce qui, en temps de guerre, s'expose aux hasards d'être saisi, et navigue sans escorte, mais qui est armé pour résister en cas d'attaque.

— Adjectiv. Aventureux : *Vie, existence* AVENTURIÈRE. *Ces hommes alertes, intrigants,* AVENTURIERS, *qui paraissent subitement...* (La Bruy.) *Robert Guiscard n'est qu'un bras héroïque conduit par un génie* AVENTURIER. (Villem.) *Il est des esprits* AVENTURIERS *qui n'attendent et ne reçoivent leurs idées que du hasard.* (Joubert.) *Elle resta* AVENTURIÈRE, *poupée de parade, girouette, jusqu'au bout.* (H. Taine.)

— Fig. Hasardé, risqué : *Combien de ces mots* AVENTURIERS, *qui paraissent subitement durant un temps, et que bientôt on ne revoit plus.* (La Bruy.)

— **Encycl.** Hist. Le régime féodal, en couvrant l'Europe d'une multitude de petits tyrans, avait détruit toutes les garanties que la sécurité publique peut attendre de la loi dans les sociétés humaines; mais il n'avait pas effacé le sentiment même de la justice et il avait exalté celui de l'honneur : c'est à ces deux sentiments qu'il faut attribuer l'institution de la chevalerie, dont le but hautement proclamé était de défendre la faiblesse et de redresser les torts. Mais, comme toute médaille a son revers, la chevalerie, si généreuse et si belle en elle-même, devait nécessairement produire des abus d'une nature toute nouvelle dans un siècle où il était si facile d'abuser de tout : les chevaliers, toujours prêts à tirer l'épée et à mettre la lance en arrêt pour Dieu, pour le roi, pour la défense de l'opprimé et pour leur belle, devaient engendrer les *aventuriers*, toujours disposés à vendre leurs services au plus offrant, faisant de la guerre un métier, rançonnant les pauvres habitants des villes et des campagnes, vivant de pillage et de brigandage dans les rares intervalles où des trêves, bientôt rompues, les laissaient sans emploi. Malheureusement il arriva, ce qui arrive presque toujours, que le mal surpassa de beaucoup le bien, et le fléau des *aventuriers* fut mille fois plus funeste à notre pays que la chevalerie, dans le temps même où elle jeta le plus vif éclat, ne lui fut utile. C'est surtout depuis le règne de Louis le Jeune, vers 1140, et jusqu'en 1370, sous Charles V, que notre pays eut à souffrir de ces bandes formées le plus souvent de serfs fugitifs, de déserteurs, de soldats licenciés, de gens sans aveu de toutes sortes, et recrutées par des chefs qui se donnaient à eux-mêmes le titre de capitaines, seigneurs ruinés pour la plupart, et quelquefois anciens soldats pleins d'audace qui voulaient se faire un titre de noblesse de leur audace même et conquérir un rang à la pointe de leur épée. Nous les voyons apparaître dans notre histoire sous une foule de noms différents, tirés tantôt de la province d'où ils sortent, tantôt du théâtre de leurs exploits ou de leurs excès, tantôt de la nature même des excès qu'ils commettent. Allaquais, Aragonais, Armagnacs, bandes noires, bandits, bandouillers, barbutes, bélîtres, bidaux, Brabançons, brigants, cantatours, chaperons, compagnies blanches, condottieri, cottereaux ou cotereaux, écorcheurs, fainéants, grandes compagnies, guilleris, lances vertes, lansquenets, laquais, linfards, mainades, malandrins, marauds, margots, mille diables, Navarrais, paillers, pastoureaux, piquichins, retondeurs, ribauds, routiers, rustres, soudoyers, tard-venus, tondeurs, tuchins et varlets : tels sont les plus connus de ces noms; on les trouvera pour la plupart à leur ordre alphabétique, avec les détails particuliers à chacun d'eux. On vit souvent plusieurs de ces bandes exister simultanément dans les mêmes lieux, et, devenues rivales, se combattre avec un acharnement extrême : en 1185, un rassemblement d'*aventuriers*, composé des mercenaires licenciés par Philippe-Auguste et par Henri II d'Angleterre, est écrasé par les chaperons, qui en tuent dix-sept mille entre l'Aquitaine et la Bourgogne.

Lorsque Charles V monta sur le trône, les malheurs du règne précédent avaient porté le mal à son comble, et la France était couverte d'*aventuriers*, qui, sous le nom de grandes compagnies, désolaient toutes les parties du royaume. Cependant l'empereur d'Allemagne, Charles IV, ayant offert au pape Urbain V de défrayer les compagnies dans leur passage à travers l'empire, si elles voulaient se rendre en Hongrie pour aller combattre les Turcs, le roi de France crut l'occasion favorable, et il chargea l'*archiprêtre* Arnaud de Cervolles, un des plus fameux chefs d'*aventuriers* de ce temps, de décider ceux qu'il avait sous ses ordres à accepter les offres de l'empereur. Arnaud en entraîna plusieurs milliers vers le Rhin, et ces bandits pillèrent en passant la Champagne et la Lorraine; mais les populations d'Alsace se levèrent en masse et se défendirent si bravement, que les *aventuriers* furent obligés de rentrer en France, où l'*archiprêtre* ne tarda pas à être massacré par eux. Mais une autre occasion se présenta bientôt : Henri de Transtamare, frère du roi de Castille Pierre le Cruel, ayant résolu de combattre ce tyran, à qui Charles V avait à reprocher l'assassinat de sa belle-sœur Blanche de Bourbon, offrit de prendre à son service les grandes compagnies et de les emmener en Espagne. Charles V accepta de grand cœur cette proposition; mais il fallait décider les grandes compagnies elles-mêmes à entrer dans ce marché, et cela n'était pas facile. Le pape Urbain V, qui favorisait les desseins de Henri de Transtamare, aida Charles V à payer la rançon de Bertrand Duguesclin, prisonnier des Anglais depuis la bataille d'Auray, et ce fut à cet illustre chevalier que le roi de France confia la mission de délivrer le royaume de toutes ces bandes. Aussitôt Duguesclin envoya un messager chargé de demander un sauf-conduit aux chefs des *aventuriers*, qui étaient alors réunis aux environs de Châlon-sur-Saône. Le sauf-conduit fut accordé sans difficulté, car le chevalier breton était en grand honneur parmi ces hommes accoutumés à regarder la bravoure comme la vertu par excellence; il se rendit donc au milieu d'eux, il leur promit 200,000 florins de la part du roi et autant de la part du pape, qui devait leur donner cette somme à leur passage par Avignon, avec l'absolution de tous leurs péchés et le salut de leurs âmes par-dessus le marché; en même temps il ne manqua pas de faire briller à leurs yeux l'espérance d'un riche butin qui les attendait au delà des Pyrénées.

« Les bandits se laissèrent attendrir, dit M. Henri Martin; vingt-cinq capitaines engagèrent leur foi à messire Bertrand et rendirent aux gens du roi les forteresses dont ils étaient maîtres; puis le gros de l'armée, assemblé à Châlon, descendit la Saône et le Rhône; beaucoup de seigneurs et de chevaliers rejoignirent les compagnies chemin faisant. Charles V leur avait donné pour général titulaire un prince du sang, Louis de Bourbon, comte de la Marche, et ce jeune homme allait venger sa cousine Blanche à la tête des meurtriers de son père; car il était le fils du comte Jacques, battu et tué à Brignais par les compagnies. Duguesclin était le chef de l'expédition; le jeune prince devait *ouvrer en toutes choses* par son conseil. Arrivé en vue d'Avignon, Bertrand Duguesclin envoya au pape *la confession* de ses gens et lui fit demander les 200,000 pièces d'or qu'il avait promises aux compagnies en son nom, sans le consulter. Le seigneur pape trouva la requête moult déplaisante. « On a coutume, lui fait dire Cuvelier, de nous donner grandes sommes d'or et d'argent pour être absous de tout péché, et il faut que nous absolvions ceux-ci à leur vouloir, et encore que nous leur donnions du nôtre : c'est bien contre raison. » Il fallut néanmoins céder; car déjà les compagnies saccageaient tout le Venaissin. Le pape leva les excommunications qu'il avait lancées précédemment contre les bandits et envoya l'argent. Mais Bertrand s'enquit au prévôt du pape si le saint-père avait pris tous ces écus en sa trésorerie. « Nenni, sire, dit le prévôt; le commun peuple d'Avignon en a payé chacun sa portion, afin que le trésor de Dieu n'en fût point amoindri. — Par la foi que je dois à la sainte Trinité, s'écria Bertrand, nous n'en prendrons un denier de ce que pauvres gens y auront ordonné, si le pape ne nous l'a délivré du sien, et si ce n'est de l'avoir du clergé; et nous voulons que tout cet argent soit rendu à ceux qui l'ont payé, sans qu'ils en perdent une maille. » Il n'y avait pas à répliquer à ce terrible homme; les habitants d'Avignon rentrèrent dans leur bien, et le seigneur pape paya du sien; mais il se dédommagea en imposant un décime sur tout le clergé de France. »

Cependant Duguesclin n'avait emmené pour cette expédition de Castille que la plus redoutable des bandes d'*aventuriers* qui désolaient la France; le mal était considérablement atténué, mais il n'était pas détruit. Plus tard, de nouvelles troupes se formèrent encore, et en 1523 François Ier publia une ordonnance royale qui les déclarait ennemis de l'Etat, et autorisait ceux qui pourraient les détruire à le faire par tous les moyens. Voici un passage de cette curieuse ordonnance : « Et par lesdites longues guerres se sont levez quelques *aventuriers*, gens vagabonds, oiseux, perdus, méchands, flagitieux, abandonnez à tous vices, larrons, meurtriers, rapteurs et violeurs de femmes et de filles, blasphémateurs et renieurs de Dieu, cruels, inhumains, immiséricordieux, qui font de vice vertu et sont précipitez en l'abîme de tous maux; loups ravissants, faits pour nuire à chacun, et qui ne veulent et savent nul bien ne service faire; lesquels sont coutumiers de manger et dévorer le peuple, le dénuer et dépouiller de tout son bien, perdre, gâter et dissiper tout ce qu'ils trouvent, battre, mutiler, chasser et mettre le bon homme hors de sa maison, tuer, meurtrir et tyranniser nos pauvres sujets et leur faire plus d'oppresse, de violence et cruauté que nuls ennemis, fussent-ils Turcs ou infidèles, ne voudroient faire ne penser. »

Encouragées par cette ordonnance, plusieurs villes levèrent des milices, marchèrent contre les *aventuriers*, en tuèrent un grand nombre et dispersèrent les autres. Mais le fléau reparut pendant la captivité du roi à Madrid, et lorsque celui-ci eut recouvré sa liberté, il se vit forcé d'accepter les services des bandes pour lutter contre Charles-Quint. Elles ne disparurent entièrement que lorsque Henri IV eut constitué une armée permanente et régulière. Brantôme, qui écrivait sous le règne de ce prince, nous a laissé, dans son style naïf et piquant, une peinture qui donne une idée fort exacte de ces hommes moitié soldats, moitié bandits, et que nous allons rapporter tout entière : « Vous les trouverez représentez dans les vieilles peintures, tapisseries et vitres des anciennes maisons; et Dieu sait comment représentez et habillez, plus à la pendarde vraiment, comme on disoit de ce temps, qu'à la propreté, portant des chemises à longues et grandes manches, comme Bohêmes de jadis et Mores, qui leur duroient vêtues plus de deux ou trois mois sans changer, ainsi que je l'ai ouï dire à aucuns, montrant leurs poitrines velues et pelues et toutes découvertes, les chausses plus bigarrées, découpées, déchiquetées et balafrées; et la plupart montroient la chair de la cuisse, voire des fesses. C'étoient la plupart gens de sac et de corde, méchants garnements échappez à la justice, et surtout force marquez de la fleur de lys sur l'épaule, essorillez, et qui cachoient les oreilles, à dire vray, par longs cheveux hérissez, barbes horribles, tant pour cette raison que pour se montrer effroyables à leurs ennemis. »

Dans ces temps, où la force décidait de tout, on comprend que la France n'ait pas été le seul pays désolé par ces bandes indisciplinées. Il y en avait en Allemagne, en Espagne, en Italie surtout, et là elles furent désignées sous le nom de condottieri, qui d'abord fut donné à leurs chefs ou capitaines, mais qui fut ensuite étendu aux soldats. Les guerres civiles qui désolèrent l'Italie pendant le moyen âge offraient à ces *condottieri* de fréquentes occasions d'exercer leur métier, et on les vit souvent passer d'un camp à l'autre quand ils y trouvaient leur avantage. Souvent aussi les deux camps opposés comptaient à la fois dans leurs rangs des condottieri, qui avaient grand soin de s'épargner les uns les autres dans les batailles; car, tout en servant des partis ennemis, ils se regardaient toujours comme unis entre eux par les liens d'une espèce de fraternité.

Les flibustiers, connus d'abord sous le nom de *frères de la côte*, peuvent être considérés comme des *aventuriers* maritimes, avec cette différence pourtant que, loin de se mettre au service des autres, ils restèrent toujours indépendants et ne combattirent que pour leur propre compte. Les colonies d'Amérique, surtout celles qui appartenaient aux Espagnols, furent le principal théâtre de leurs exploits. On ne les vit disparaître que vers la fin du XVIIIe siècle.